

# L'ISLAM ET LA FEMME

2ème Partie

Abdelaziz Benabdellah

Pour juger de l'attitude du Prophète Mohamed vis-à-vis de la femme musulmane, force nous est de situer le problème dans le cadre bien limité où évoluait le «féminisme» aux VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles après J.C. ; la position de l'Islam à l'égard de la femme s'avère d'autant plus méritoire qu'il n'a pas hésité à faire éclater les régimes rigides et iniques qui assimilaient volontiers le sexe faible à du vil bétail. Dans l'Empire romain, la femme n'était qu'une «res». L'Ancien et le Nouveau Testament ne furent pas tendres pour elle.

«Il serait vain - affirme Georges Rivoire -, de chercher un encouragement quelconque au culte de la femme dans les écrits monastiques du Haut Moyen âge. La femme y est, en général, flétrie comme un esprit du mal, un être de perdition. Elle est souvent comparée au diable. On se demande même si elle a une âme. Le concile de Mâcon met cette question en délibération.»

Ce concile œcuménique, dont la réunion coïncidait avec l'avènement de l'Islam, conteste donc à la femme jusqu'à l'«animus humain», la dévalant ainsi au rang d'être inférieur qui ne peut même pas prétendre à une vie ultérieure dans l'au-delà.

Sous l'égide de la foi nouvelle, l'élément féminin put reconquérir, dès le début, ses droits systématiquement méconnus à la fois par le monde romain et par le monde bédoïn. La femme fut élevée au rang de maîtresse du foyer, jouissant pleinement des droits personnels et successoraux, dont elle demeura

longtemps privée. De simple «res» qu'elle était, basement assimilée aux objets mobiliers, elle devint juridiquement «l'égale de l'homme», selon la propre expression du Prophète, sous la seule réserve des restrictions dues à la nature intrinsèque de son sexe.

Il est vrai que, par respect pour les situations acquises, l'Islam avait ménagé certaines coutumes païennes telle la polygamie (1) qu'il dut légaliser. Mais, il établit pour le polygame des conditions tellement rigoureuses que le champ de cette pratique se trouva relativement rétréci, compte tenu des abus de l'Antiquité arabe. D'ailleurs, l'Eglise elle-même ainsi que les autorités temporelles des pays chrétiens devaient consacrer la polygamie, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, si on ajoutait foi au témoignage du fameux publiciste allemand, Westermarck, grand spécialiste dans l'histoire des régimes matrimoniaux dans le monde.

La femme arabe sut profiter de l'esprit libéral du législateur musulman (2). Dès les premières décades de l'ère hégirienne, elle put s'imposer par sa large et efficace participation à côté de l'homme, dans la vie culturelle et sociale de la communauté musulmane. Aïcha, fille du 1<sup>er</sup> Kalife et épouse du Prophète, dut être élevée selon les nouveaux principes et réaliser l'idéal de la femme: à moins de 20 ans, sa profonde érudition fit d'elle une des plus brillantes figures de l'époque: les grands compagnons du Prophète venaient la consulter sur les questions juridiques, historiques, littéraires et même médicales. Dé-

sormais, le champ d'action culturel de la femme s'élargit de plus en plus. Déjà, Oum Derda, donnait dans la Mosquée de Jérusalem, des cours publics, auxquels assistait l'Emir Omeïade Soleïman; Chafii, chef d'un des quatre rites de l'Islam, était le disciple assidu de la célèbre Noufissa, maîtresse de conférences au Caire.

Ibn Hajar, un des célèbres imams de l'Islam, sera formé avec cinquante de ses condisciples à l'école d'Aïcha El Hambalia ainsi qu'à celle de Zeineb, auteur des traités en Droit et en Hadith.

Dans ses œuvres biographiques, Ibn Hajar cite plus de quinze cents femmes parmi lesquelles figurent des juristes et des «savantes», Assakhaoui consacre tout un volume (3) aux intellectuelles du IX<sup>e</sup> siècle de l'hégire dont plusieurs originaires de Fèz. Assouyouti réserve son Nozhah à la biographie de trente sept poétesses. Ibn Assakir fut le disciple de 81 femmes «âlem» (4) ainsi qu'Ibn Athir et Ed-Dhahabi, lequel préfère la femme traditionaliste qui serait - d'après lui - plus scrupuleuse que son collègue du sexe masculin (5).

Mais la doctrine de Mohamed ne tarda pas à sombrer dans une grave stagnation, sous l'effet des interprétations fallacieuses de quelques esprits dogmatiques, ridiculement formalistes. L'Islam s'enlisait peu à peu dans une ankylose dangereuse. Des esprits éclairés n'avaient pas hésité, alors à réagir rigoureusement dès le XV<sup>e</sup> siècle; un mouvement féministe s'esquissait dans le monde musulmane, réagissant contre le parti puritaniste, rétrograde dont l'action tendait à une claustration de plus en plus rigoureuse de la femme arabe. Des appels à la réforme, émanant de tous les coins de l'Empire, prêchaient le retour au libéralisme social instauré par l'Islam dont les vrais principes commençaient alors à s'estomper. Cet énergique élan féministe porta ses fruits.

A toute époque, la femme musulmane a donné la preuve de son

efficace intellectuelle. Certaines des plus grandes figures de l'Islam comme Ibn Khallikan, El Bagdadi, Ezzamakhchari, Ibn Hajar et autres doivent une bonne partie de leur notoriété scientifique à leurs contemporains. La mort d'Oum El Khair, grande spécialiste des Traditions, marqua - d'après Ibn El Imad - le déclin de cette science pour longtemps. Les conférences d'Ouneïda réunissaient cinq cents auditeurs des deux sexes (6) - Roukeya, petite fille d'Ibn Mazraâ passait pour être - d'après Essafadi - la plus célèbre traditionniste de son temps, en Egypte, en Syrie et à Médine.

D'autres se sont spécialisées dans les diverses branches des sciences religieuses et littéraires ; telles : Aïcha de Damas (grammairienne et rhétoricienne), Aïcha de Jérusalem (traditionniste et pédagogue), Al Aroudiah (qui connaissait par cœur le Kâmil du Mouberrid et les Nawadir d'El Kâli) ; Fatima, fille de Jamal Edi-Dine Eddimachqi qui obtint des licences d'enseignement de la plupart des docteurs du VII<sup>ème</sup> siècle hégirien en Syrie, au Hijâz et en Perse ; Fatima de Samarkand, auteur de nombreux traités, en jurisprudence et sciences coraniques, lesquels obtinrent un vif succès : Fatima qamrizân qui assura, au X<sup>ème</sup> siècle, la direction de deux grands instituts ; Bent Essaigh, professeur de médecine à l'Institut Mansouriah d'Egypte ; Chehda Deinouria, une des sommités du XX<sup>ème</sup> siècle qui publia de nombreux ouvrages en théologie et en Droit.

Dans les autres domaines de l'esprit et de l'Art, les exemples abondent. Nous ne citerons qu'Asmâ qui composa un poème en l'honneur de l'Almohade Abdel Moumen ; Taqia, auteur d'épopées et d'œuvres inspirées de Bacchus ; la célèbre poétesse de Silves qui soutint de délicates controverses avec ses contemporains et qui, dans une qacida, se plaignit à l'Almohade Al Mansour, des autorités administratives de Silves ; Aïcha El Bahounia à laquelle on doit de précieux ouvrages littéraires et juridiques ainsi qu'un recueil de poésie ; juriste éminente, elle donnait aussi des consultations en

matière philologique et administrative et faisait d'utiles et énergiques interventions, auprès des princes de son époque. En musique et en lyrisme, les femmes artistes ne se comptent pas. Des centaines de chanteuses avaient suscité, dans toutes les capitales d'Orient et d'Andalousie, l'admiration de tout le monde.

Des femmes juges dans les marchés sont déjà connues au temps d'Omar, 2<sup>ème</sup> Khalife. Une majordome abbasside rendait des jugements, un jour par semaine (7).

La femme était admise aussi dans l'armée, non seulement en tant qu'infirmière mais comme véritable combattante. L'historien Ibn Athir cite Safia comme un exemple d'héroïsme, Edouard Gibn rapporte l'anecdote saisissante de ces femmes de Damas qui, surprises par l'ennemi, alors que leurs maris combattaient loin de la ville, se défendirent vaillamment ; elles maniaient à merveille le dispositif de guerre et abattirent une trentaine de soldats ennemis, en usant de sabres, lances et flèches. Dans un épisode de la célèbre bataille de Yermouk, une armée féminine improvisée à la dernière heure, fit subir à un bataillon romain, une défaite humiliante. Asmâ, fille de Yazid tua, à elle seule, 9 soldats. On cite, d'autre part, le cas de plusieurs femmes qui ont combattu, côte à côte avec leurs maris (la mère et la sœur du Prince Osaama, lors des Croisades en Palestine). L'exemple de Ghazala qui mit en déroute l'armée oméïade d'El Hajaj est passé en proverbe.

Le rôle de la femme musulmane dans la vie politique n'était pas moindre. Déjà, en l'année 349 de l'Hégire, Sati monta sur le trône : ce fut la première fois qu'une impératrice régnait à Bagdad. Plus tard, Chajarat Eddor se fera couronner au Caire. Dans l'Inde musulmane du XIII<sup>ème</sup> siècle, Radia devint reine de Delhi. Elle montait à cheval, complètement dévoilée (8) (Ibn Battouta T. II - p.22). Tourkân Khatoun monta sur le trône de Khourâsan, au XIV<sup>ème</sup> siècle (Abou Fida T. III - p.148). La célèbre Tanzou

avait régné, en même temps, sur la Perse et l'Irak. La Reine Delchad aurait joué, au même siècle, d'une grande autorité dans les provinces irakiennes. De même, la reine Joubane dirigeait personnellement l'administration de son pays. On a signalé à l'époque mérinide, une femme qui aurait régné à Tlemcen.

Des salons littéraires furent organisés, dès le début en Arabie et ailleurs, sous les auspices de dames élégantes telle Soukeina, arrière-petite-fille d'Ali, le gendre du Prophète. Ces salons qui groupaient autour de certaines femmes lettrées, les plus grands poètes de l'époque, constituaient de véritables centres de rayonnement culturel qui propageaient, en même temps que le sens du raffinement social, le goût littéraire et le talent artistique. Chaque capitale avait son salon : à Bagdad, celui d'El Fadl au IX<sup>ème</sup> siècle, à Grenade, celui de Nezhoun et de Wallada au IX<sup>ème</sup> siècle, Ibn Jobeir, historien andalous du XIII<sup>ème</sup> siècle, signale la participation de la femme aux controverses des hommes de lettres.

Al Maqqari a réservé, dans son Nafh At-Tib, à la poésie féminine, un long passage cité par Dugat dans la «Revue d'Orient». Les vingt cinq poétesse qu'il mentionne tenaient, selon lui, «une place éminente dans l'art de bien dire», Grenade semble avoir été la cité littéraire féminine, par excellence. L'épanouissement du génie féminin, dans les Arts et les Lettres, était dû aux larges libertés sociales dont jouissaient les grenadines, d'après Prescott (Ferdinand et Isabelle P. 192). Ces femmes lettrées relativement nombreuses, excellaient dans la langue arabe. Certaines d'entre elles furent renommées par leur talent calligraphique, comme Ludna, et Fatima qui furent secrétaires d'Al Hakam II. Al Marakchi cite pour un seul quartier de Cordoue 170 femmes calligraphes. Faute d'imprimerie, l'art calligraphique jouait, alors, un grand rôle dans le monde des Lettres.

Quant à la femme maghrébine, elle a, de son côté, joué un rôle des plus importants dans la vie sociale (9), littéraire, économique, militaire et

politique du Maroc, à l'instar de sa sœur orientale et andalouse. Dans chaque domaine, on peut citer des exemples qui sont, certes, peu nombreux mais non de moindre efficacité. L'Université Karaouiyine a été édiflée par Fatima Fihria dite Oum El Banine, en l'an 245 de l'hégire, (9<sup>e</sup> siècle), alors que sa sœur Mariem fit construire la mosquée «Andalous» qui fit concurrence à la Karaouiyine jusqu'au 4<sup>e</sup> siècle et devint par la suite une de ses annexes.

La princesse Hosnâ, fut la conseillère politique de son époux Moulay Idriss, roi du Maroc (10) - On cite les noms d'autres conseillères des princes idrissides. De même Zaineb, épouse du premier Almoravide Youssef Ben Tachfine, célèbre par sa beauté et la profondeur de ses vues politiques et administratives, ainsi que Tamima fille de Tachfine, et Kamar épouse du prince Ali ben Youssef qui ont été à la base du libéralisme féminin qui sera une des justifications de la campagne puritaine menée par le premier almohade, contre le régime almoravide. Un des aspects de cette émancipation précoce de la femme citadine fut la condamnation du voile, réminiscence des mœurs sahariennes de la dynastie régnante. A la même époque, Hawwa el Massoufia donnait des conférences littéraires et sa sœur Zaineb récitait par cœur des recueils de poésie. D'autres femmes s'ingéniaient à mettre timidement en branle un féminisme inspiré par l'apport générateur de la femme andalouse. Vanouh, fille de Bountiân est une des figures les plus brillantes de l'époque almoravide. Encore vierge, elle défendit seule par le sabre le palais royal de Marrakech, pendant une demi-journée et tomba finalement sous les coups des Almohades qui prirent d'assaut la capitale, en l'an 545 de l'hégire. (XI<sup>e</sup> siècle).

Sous les Almohades, Oum Hani, fille du Cadi Ibn Atia donnait des cours, rédigea des ouvrages dans les diverses branches des sciences religieuses. C'est la mère d'Abou Jafar, médecin d'Al Mansour - Zaineb fille de Youssef d'Almohade donna

l'exemple, en assistant aux conférences organisées par Mohamed Ibn Brahim sur les sources de la Loi. Hafsa Errakounia, une des célèbres poétesses à l'époque, fut la préceptrice du Harem d'Al Mansour ; Oum Amr, fille d'Avenzoer en était le médecin ainsi que sa fille Bint Abi Al Alâ. Il y eut d'autres figures moins brillantes telles Warquâ, la poétesse de Fez, Amat Al Aziz, poétesse de Ceuta, Oum Al Alâ, originaire de Fez qui dirigea une école coranique à Grenade, la fameuse traditionniste Mariem fille d'Al Ghafiqi qui présidait des conférences à Ceuta, et Khaïrouna la «savante» de Fez.

Sous les Mérinides, trois femmes juristes brillaient : Fatima et sa sœur, filles de Mohamed El Abdousi ainsi qu'Oum El Banine, grand'mère de Zarrouk. Sârra El Halabia de Fez est une poétesse d'une grande culture littéraire ; elle dédia plusieurs poèmes aux plus grands poètes et savants du Maroc, à l'époque comme Ibn Rocheïd et Malek ben Morahhal de Ceuta. On cite d'autres femmes «savantes» telles Safia Al Azafi ; la poétesse Sobh, concubine du philosophe et médecin Al Jeznai, Sett Al Arab, fille d'Al Hadrami de Ceuta, Amat Abraham et Oum el Kacem dite Cheitkha (professeur).

Sous les Wattassides, Lalla Aïcha dite Al Horra reçut dès (11) l'enfance une éducation très soignée et dut parler couramment le castellan ; elle épousa l'allié de son père contre les Portugais, Ali Al Mandri, le restaurateur de Tétouan où elle trouva le milieu andalous lettré et raffiné auquel elle était habituée. Elle s'initia aux intrigues de la politique, gouverna la ville en y exerçant une autorité souveraine ; la lutte contre l'envahisseur fut son principal souci ; à cet effet, elle avait de nombreux vaisseaux toujours occupés à pirater sur les côtes espagnoles. Ses démêlés avec Don Alfonso, gouverneur de Ceuta sont restés célèbres (Hespéris XLIII, p. 222).

Même activité débordante de la femme saadienne, tant dans le domaine intellectuel que dans les domaines social et politique. Messou-

da, mère du Mansour. L'Afrique patronna des œuvres d'assistance et immobilisa des fondations habou à cet effet. La Princesse Sahaba mère d'Abdel Malek joua à Constantinople un rôle décisif dans la restauration de son fils sur le trône. Jusque dans le Drâ, la famille Nâssiri donnait le bel exemple de la femme éduquée et intégrée

Sous les Alaouites, le mouvement féministe fut inauguré par Khnatha épouse de Moulay Smail devenue «savante» d'après l'auteur du Jaïch (p.105) ; conseillère très écoutée de son époux et plutarde de son fils le prince Moulay Abdellah, elle promulgait elle-même des dahirs et des règlements administratifs. Parmi les femmes, figurent alors Aïcha mère de Zabadi Abdel Majid, la juriconsulte Zahra, épouse d'El Youssef, la pédagogue Khadija, fille d'Al Hawwat, la princesse Sokeïna, fille de Moulay Abderrahmane, Fatima Zouiten, Oum Kacem El Hasnaouia, Rokeïa Bent El Hadj Ibn Aïcha qui fut juriste, linguiste, historienne, théologienne et réthoricienne. A ses cours assistaient des auditeurs des deux sexes. Elle mourut au début de ce siècle. De même Al Alia, fille de Taïb Ben Kirane, citée par Moulieras (12).

Les Mauritanienues ont donné la preuve de leur compétence en sciences religieuses, en poésie et en linguistique. Les exemples foisonnent.

Malheureusement, le mouvement réactionnaire social reprenait le dessus, au fur et à mesure que l'Empire musulman se désintégraît politiquement. Il est curieux de constater que cette nouvelle ankylose coïncidait avec la naissance du colonialisme occidental. Sans aller jusqu'à imputer à l'impérialisme la responsabilité de cet état de chose, nous sommes, du moins, en mesure d'affirmer que les intrigues sournoises sinon les actes d'hostilité déclarés de l'Europe, ont fini par provoquer un chaos politique qui allait bientôt exaspérer la régression sociale dont la femme fut l'une des victimes. Avec l'émancipation politique du monde arabe, l'émancipation de la femme s'accélère dans un vaste

mouvement de résurrection d'un passé glorieux dont l'évolution a été faussée par les interprétations aberrantes de l'esprit de l'Islam. La femme musulmane saura profiter des bienfaits du modernisme occidental, en harmonie avec les impératifs de sa propre civilisation.

(1) «La polygamie - dit Gustave Le Bon - est tout à fait indépendante de l'Islamisme, puisqu'elle existait avant Mohammed chez tous les peuples de l'Orient ; je ne vois pas en quoi la polygamie légale des Orientaux soit inférieure à la polygamie hypocrite des Européens, alors que je vois très bien, au contraire, en quoi elle lui est supérieure». (La civilisation des Arabes, P. 422)

(2) «La situation légale de la femme mariée, - dit G. le Bon - telle qu'elle est réglée par le Coran et ses commentateurs, est bien plus avantageuse que celle de la femme européenne». (G. Le Bon p. 436).

« C'est aux Arabes.. que les habitants de l'Europe empruntèrent, avec les lois de la chevalerie, le respect galant des femmes qui imposaient ces lois» (Le Bon, p. 428).

«L'Islamisme a relevé la condition de

la femme et nous pouvons ajouter que c'est la première religion qui l'ait relevée... Tous les législateurs antiques ont montré la même dureté pour les femmes» (Ibid., p. 430).

«L'esprit chevaleresque des Arabes, leur respect pour la femme sont très connus. Le Wali de Cordoue ayant, en 1139-dit Gustave Le Bon - assiégé Tolède, appartenant alors aux chrétiens, la reine Bérengère, qui y était enfermée, lui envoya un héros pour lui représenter qu'il n'était pas digne d'un chevalier brave, galant et généreux, d'attaquer une femme. Le général arabe se retira aussitôt, demandant pour toute faveur l'honneur de saluer la reine» (La Civilisation des Arabes, p. 286).

(3) T. XII, d'Ed-Daw Ellamih.

(4) Moojam Yacout, t. 5 p. 140

(5) à l-Mizân, t. III, p. 395.

(6) Le Journal Asiatique, 1930, p. 50.

(7) Arib dans son Annexe à l'histoire de Tabari, p. 71.

(8) Le port du voile fut, un certain temps, à la mode en Sicile. Les femmes chrétiennes étaient «voilées de voiles aux couleurs variées... Elles se pavant en se rendant à leurs églises ou plutôt à leurs

gîtes ; elles portent, en somme, toute la parure des femmes des musulmans, y compris les bijoux, les teintures et les parfums». (Ibn Jobeir. G. Demombynes, p. 391).

(9) Parlant de la femme marocaine, Moulieras dit en 1895 «La Musulmane est encore la reine de son foyer comme au temps des Abbassides et des Arabes anté-islamiques». (Le Maroc Inconnu, p.736).

(10) Eddorar Essaniah p. 8.

(11) Les dames maures de Fès trouvaient de bon ton, au XVI<sup>e</sup> siècle, d'être vêtues à l'espagnole ; celles de la haute société parlaient le portugais. (Desmazières, p. 27).

(12) Citant une femme de Fès, El Aliya, fille de Taïb ben Kirane, qui donnait des cours de logique à la mosquée andalouse, Moulieras dit : «Une femme arabe professeur de logique ! Qu'en pensent nos géographes et nos sociologues qui ont répété, sur les tons les plus lugubres, que le Maroc est plongé dans les ténèbres d'une barbarie sans nom, dans l'océan d'une ignorance incurable ? Une intelligente marocaine plane dans les régions élevées de la sciences». (Le Maroc Inconnu, t. 2, p. 742).